

Puberté théologique...

Par Helmut THIELICKE
Professeur à la faculté de théologie de Hambourg*

Chapitre 1

Où je commence par m'expliquer avec le lecteur

(à l'origine avec mes étudiants en cours)

Johann Tobias Beck, le vieux professeur de la faculté de Tübingen, interrompait de temps en temps ses cours pour transformer ainsi sa chaire de professeur en chaire de prédicateur. Une telle chose n'est certainement pas nuisible ni aux professeurs, ni aux étudiants d'aujourd'hui. Les remarques qui vont suivre sont une tentative du même genre. Le lecteur voudra bien comprendre cela et faire preuve d'indulgence, envers ces excursions très nettement différents dans leur forme et leur contenu du style et de la matière d'un cours de dogmatique. Gardez présent à l'esprit le fait que de telles digressions doivent nécessairement être faites en-dehors des cadres établis tandis que le cours lui-même ne peut se passer ni de la rigueur, ni de la sécurité de ses méthodes.

Je pense devoir parfois considérer et écouter mes auditeurs non seulement comme des étudiants, mais aussi comme des âmes qui me sont confiées. Et l'âme de ces étudiants en théologie court un grand danger (pas seulement aujourd'hui, mais peut-être tout spécialement aujourd'hui). Voilà le sujet de ce qui va suivre.

Peut-être qu'au travers de ces réflexions, un pasteur en exercice ne se bornera pas à évoquer des souvenirs — encore le fera-t-il sûrement ! — mais il se sentira certainement concerné lui-même dans le concret de sa situation théologique, comme j'ai toujours voulu moi aussi être confronté à la mienne. Il est possible que, loin des professeurs de théologie, le frère engagé dans la pratique de son pastorat trouve dans ces remarques de quoi expliquer ou

* Cet article a été traduit de l'allemand par Pascal Hicel de Strasbourg. L'original a paru d'abord sous la forme d'une brochure intitulée : *Ein kleines Exerzitium für Theologen*, Agentur des Rauhen Hauses, Hambourg, 1959.

éclairer le comportement étrange d'un étudiant en théologie ou d'un stagiaire sans expérience. Il se pourrait, par conséquent, qu'il comprenne ce qui suit comme une sorte de petit rapport de ce qui se passe de nos jours dans les grandes salles de cours. Mais beaucoup de choses s'appliqueront peut-être aussi à lui-même et l'atteindront dans l'intimité de son bureau.

C'est un lieu commun que de dire — et nous l'avons dit nous-mêmes de nombreuses fois — que la théologie a un lien avec l'existence. Il est donc naturel de commencer par une méditation sur la question de notre existence chrétienne au sein de notre recherche théologique : comment vit-elle dans l'arène des études théologiques ? Et non seulement comment vit-elle, mais comment la rendre plus profonde, plus riche et plus féconde ?

Je vous en prie, considérez ce document comme un petit exercice spirituel par lequel j'aimerais commencer un cours proprement dit et qui occupe dans l'ensemble de la théologie, une place semblable à celle de la méditation spirituelle et de la prière qu'Anselme situe au début de ses spéculations dans son *Prologue*.

Chapitre 2

L'Angoisse du chrétien moyen face à la théologie

Si Rudolf Otto a dit un jour que le sacré était aussi fascinant (*numen fascinosum*) qu'effrayant (*numen tremendum*), on pourrait en dire autant de la théologie. Pour beaucoup de gens, elle est d'abord effrayante.

Le chrétien moyen, l'équivalent spirituel de celui qu'on appelle l'homme de la rue, qui fait partie d'une communauté vivante, a peur de la théologie pour plusieurs raisons. Il n'y a guère d'étudiants en théologie qui n'aient pas été mis en garde avec insistance et sérieux par quelque âme pieuse contre l'entreprise suspecte qui consiste à aborder les Saintes Ecritures avec des outils scientifiques, contre le fait d'étudier "toutes ces questions douteuses" et contre celui de se jeter dans les tentacules de cette pieuvre vorace : le professeur incroyant. Sur ce point, je n'ai qu'à faire appel à vos souvenirs.

Qu'y a-t-il derrière ces avertissements, ces angoisses éprouvées par des gens habituellement paisibles et qui reviennent sans cesse nous accabler ? Le chrétien moyen ne veut pas s'impliquer dans la question de savoir pourquoi on devrait aborder la Parole de Dieu dans une autre perspective que celle de la foi toute simple, soutenue par aucune béquille intellectuelle, aucun rudiment de la sagesse du monde. En d'autres termes, pourquoi est-il nécessaire "d'ajouter à la foi" un équipement spécial ? Plus tôt cette question apparaît dans le cursus des études théologiques, plus

il est aisé de sourire de ces objections naïves, et plus volontiers l'étudiant se déclare avec fierté membre de la clique ésotérique des initiés. Il se dit que les chrétiens moyens ne peuvent simplement pas comprendre certaines choses et qu'on ne peut pas les leur expliquer (par exemple ce qui touche à l'étude historico-critique de la Bible). Mais si le théologien ne prend plus au sérieux les objections de la ménagère ou du simple ouvrier en pensant — il ne le dirait pas ainsi — que le prolétariat spirituel n'est pas conscient des questions délicates dont on devrait d'ailleurs le tenir à l'écart (c'est là justement ce que fait le club ésotérique), il est absolument certain que quelque chose ne va pas dans la théologie.

Si donc ceux qu'on appelle chrétiens moyens sont quelque peu sceptiques à l'égard de la théologie, ce scepticisme n'est en aucun cas primaire. Il est fondé sans aucun doute sur des arguments empiriques et des arguments de principe. Parce que nous sommes tous, en tant que théologiens, confrontés à ce problème — pour autant que nous voulions être de vrais théologiens, nous réfléchissons à partir de la communauté du peuple de Dieu, pour elle et en son nom : à vrai dire, nous réfléchissons en tant qu'une partie de la communauté elle-même — et parce que cette communauté est soucieuse et à juste titre de notre santé spirituelle, je voudrais aborder ce problème en quelques mots.

Chapitre 3

Où l'on fit de mauvaises expériences avec des étudiants en théologie de retour chez eux

Le peuple de l'Eglise utilise donc des arguments empiriques et des arguments de principe. Je commencerai par les arguments empiriques.

Pour mieux faire saisir de quel genre de considérations il s'agit, je vais devoir me montrer incisif et vous raconter une scène qui doit vous être relativement familière. Dans toutes ses variations, elle se répète avec une triste monotonie. C'est l'aumônier des jeunes d'Essen, Wilhelm Busch, très compétent en la matière, qui me l'a racontée à sa manière avec un humour quelque peu mêlé d'affliction.

Imaginez un jeune homme très vivant, actif, qui sait entraîner ses camarades dans le travail parmi les jeunes de son Eglise. Il a rencontré Jésus-Christ et maintenant, il témoigne de sa foi. Il conduit donc de temps en temps une méditation ; pour la préparer, il n'étudie pas de commentaire, bien qu'il soit assez consciencieux pour feuilleter quelques brochures parues à cet effet et

pose peut-être une ou deux questions à son pasteur. De plus, il prie pour que Dieu lui fasse bien tout comprendre et lui permette de ne pas dire des bêtises.

Ce qui vient d'une foi si pleine de fraîcheur est frais en soi-même. C'est pourquoi les jeunes sont accrochés. De plus, il se réjouit de faire ses études de théologie : il espère qu'elles vont lui permettre d'approfondir la Bible et que beaucoup de choses obscures vont devenir claires. Il se réjouit de répondre à une vocation où il s'occupera surtout de ce qu'il aime. Qui ne se réjouirait pas de pouvoir vivre pour ce qui occupe son cœur ?

Lorsqu'à la fin du premier semestre, il revient chez lui, le voici soudain affreusement transformé (c'est du moins l'avis de ses anciens camarades). Il est là, assis parmi les autres, boudeur, pendant que l'un d'eux, jeune ouvrier, fait une étude biblique tout ce qu'il y a de plus laïque. Sur le chemin du retour qu'ils font ensemble, il lui explique (tel une commère explosant sous la pression des nouvelles qu'elle raconte) les résultats des "toutes dernières recherches" sur le mythe, la légende et la *Formgeschichte*. Et avant que l'autre n'ait eu le temps de revenir de sa frayeur, il l'étiquette selon la typologie glanée dans les salles de cours ; il lui parle ainsi : "Ce que tu as dit était 'typiquement piétiste' ou 'typiquement orthodoxe' ou encore 'méthodiste'. Tu te rattaches à l'école d'Osiandre qui n'a pas encore compris le caractère forensique de la justification". Et, tout fier, il lui explique ces étranges mots érudits — les déchets douteux de ses études scientifiques !

Lorsqu'il revient chez lui après le troisième semestre, on lui demande de conduire lui-même une étude biblique, d'autant plus qu'après la dernière fois, son ami est gêné de devoir encore une fois se lancer dans des exégèses naïves devant ce puits de science. Toute chorale est naturellement très impatiente d'entendre l'un de ses membres qui, entre temps, est allé étudier le chant pour former sa voix de ténor. Comment va-t-il chanter lorsqu'il revient chez lui pour la première fois ? Très souvent, c'est une déception sans borne : il dépense une énergie considérable en mimiques de grande classe et en gestes qui le font transpirer pour ne produire finalement que des sons lamentables : il chantait mieux lorsqu'il était remplaçant de la chorale locale !

L'image est vraie pour le théologien : utilisant un outillage de connaissances exégétiques à peu près convenables et prenant son air d'initié, il n'apporte que des banalités paralysantes et mornes qui enferment la musculature interne d'un chrétien jeune et vivant dans une terrible carapace d'idées abstraites. La discussion qui suit n'apporte rien de plus : là aussi il fait preuve d'un talent surprenant pour injecter des idées étouffantes et paralysantes dans la conversation qui se voulait vivante et informelle.

On comprend que de telles expériences n'encouragent guère les chrétiens de nos communautés à accorder leur crédit à la théologie enseignée dans les facultés.

La mue théologique

Mais loin de moi la pensée d'accuser simplement l'étudiant en théologie ou de le caricaturer. J'admets cependant avoir parlé de lui en des termes tendrement caustiques pour les besoins de la démonstration et de la concision. Il y a deux raisons à ce que je viens de décrire.

Il peut tout d'abord s'agir de phénomènes de croissance tout à fait naturels. On peut, et on doit, se laisser saisir par la façon de penser de la théologie comme par une passion. Mais c'est justement cet abandon passionnel qui nous fait penser et parler d'une manière qui est reprise trop intégralement du milieu dans lequel on vient d'entrer.

En théologie, on se préoccupe de la forme que la réflexion donne aux expériences spirituelles faites au cours des siècles, particulièrement par les grandes figures de l'histoire de l'Eglise. Un jeune de vingt ans est amené à réfléchir, par exemple, sur les problèmes de la Trinité. Au cours des siècles, d'âpres luttes ont été menées à ce sujet pour lequel on est allé jusqu'à risquer sa vie. Sur ces problèmes, de grands leaders ont investi une énergie spirituelle considérable, et derrière eux, il y a des expériences spirituelles précises. On voit bien que le jeune théologien n'est pas encore arrivé à une maturité spirituelle à la hauteur de ces doctrines, même si intellectuellement, il comprend très bien la logique du système, c'est-à-dire son écorce intellectuelle et ses développements logiques dans l'histoire des dogmes.

Dans ces conditions, il apparaît clairement comment et où vont se produire des crises graves. *Il y a un hiatus entre le monde de la croissance spirituelle réelle du jeune étudiant et ce qu'il en sait déjà intellectuellement.* Comme un enfant de la campagne, on l'a, en quelque sorte, habillé d'une culotte trop grande pour lui. Elle lui arrive au-dessous des genoux et il lui faudra encore grandir pour pouvoir la mettre (de même qu'un confirmant doit encore grandir à l'intérieur de la longue culotte du catéchisme). Elle flotte largement autour de sa taille et tout cela n'a vraiment pas belle allure.

Spirituellement, le jeune étudiant en est peut-être assez loin pour se rendre compte — et comme chrétien qui prie, pour savoir par expérience — que dans toutes nos révoltes contre l'exigence de Dieu, nous pouvons malgré tout vivre avec confiance dans son pardon et être libres. Mais intellectuellement, il commence déjà à réfléchir à la dialectique entre loi et Evangile, au paradoxe luthérien (*simul justus, simul peccator*). La dialectique et les paradoxes sont la façon dont une Eglise aux lois fixes vient à bout, sur le plan des idées, des conflits les plus monstrueux. Ils sont aussi le résultat de frustrations prodigieuses et répétées, d'angoisses profondes et de merveilleuses consolations.

Celui qui est capable de reproduire un cours sur Luther ou éventuellement de le faire lui-même, ne sait peut-être rien ou presque de tout cela (comment le saurait-il ?). Dans son livre sur Goethe, Gundolf parle dans ce cas-là d'une simple expérience conceptuelle. On n'a pas "expérimenté" alors une vérité en tant qu'"expérience première", mais on en a une "perception seconde" grâce au dépôt littéraire ou intellectuel de celui qui a connu l'expérience primitive (par exemple de Luther). On vit alors sur du matériel de seconde main.

Cette perception intellectuelle ou existentielle de l'intellectualité ou de la spiritualité d'un autre peut être très vivifiante, voire passionnante : mais on peut facilement tomber dans l'auto-suggestion comme si on avait vécu et éprouvé tout cela soi-même. On en arrive à une *identification* illégitime avec l'autre. Ainsi, sur le plan intellectuel, on peut être profondément charmé par les pensées virulentes du jeune Luther et succomber ainsi à l'illusion de croire que la véritable foi, c'est ce que l'on "comprend" ainsi et qui nous impressionne. En réalité, on a seulement perçu une expérience conceptuelle qui nous séduit. Dans sa propre existence, dans sa propre foi, on n'en est pas encore là ! Ainsi, dans la vie du jeune théologien, il y a certaines manifestations de palliatifs intellectuels qui n'aboutissent à rien dans l'existence.

Pour utiliser une image : les études de théologie engendrent souvent de jeunes gens qui ont grandi trop vite (au point de vue intellectuel), chez qui les organes internes ne se sont pas développés au même rythme. Ceci est caractéristique de l'adolescence. Il existe réellement quelque chose que l'on pourrait appeler la puberté théologique. Tout éducateur sait qu'il s'agit là de phénomènes de croissance naturels dont il n'y a pas lieu de s'inquiéter particulièrement. Cela l'Eglise doit aussi le comprendre et s'appliquer de toutes ses forces à l'expliquer aux jeunes étudiants.

Ce serait certainement une erreur pour quelqu'un qui en est justement à ce stade de se voir attribuer par une Eglise un rôle d'enseignant. Il n'a provisoirement plus la candeur avec laquelle il a pu jouer ce rôle (par exemple dans le travail de jeunesse). Il n'a pas encore cette maturité qui lui permettrait d'intégrer dans sa vie personnelle les apports intellectuels et la réflexion qui lui sont accessibles et de les redonner dans la fraîcheur d'une confession personnelle. Pour cela, il faut avoir de la patience et savoir attendre. Pour toutes ces raisons, je ne supporte pas ces étudiants de première année qui prêchent, drapés dans leurs robes. Pendant que l'on mue, on ne chante pas : pendant cette période de mue théologique, on ne prêche pas.

Le choc provoqué par les concepts théologiques

Lors de soirées de discussion dans des groupes d'étudiants, nous avons tous pu observer des scènes qui peuvent illustrer ce qui va être dit. Peu importe l'université à laquelle nous pensons, Göttingen, Heidelberg, Erlangen, Tübingen ou Hambourg. Après une étude biblique vient un moment de discussion. Un jeune étudiant en médecine est violemment travaillé par une question ; devant la nécessité de la formuler, il sent son pouls qui accélère à cause de l'émotion et de la gêne qu'il ressent ; il finit par prendre son courage à deux mains et, le cœur battant, il se lève, exprime sa question et fait même quelques remarques critiques.

Vous devriez voir alors, à quel point les jeunes "pros" de la théologie se sentent appelés à entrer en lice. La lance pointée dans le galop bruyant des idées abstraites, les lèvres soigneusement pincées pour étouffer un cri de triomphe à peine contenu, les voilà qui se ruent sur lui. Une volée de termes techniques viennent frapper ses oreilles de laïc incompetent, puis s'élèvent avec fracas des expressions comme : "Tradition synoptique", "principe herméneutique", "eschatologie anticipée", "raccourcissement prophétique de la perspective du temps", "*hic et nunc*", "de siècle en siècle", "légitime et illégitime", "présupposition" et "quel enjeu... ?" L'assaut est si violent qu'il court se mettre à couvert, se protégeant le visage d'une main et hissant le drapeau blanc de l'autre.

On pourrait alors facilement penser que cette trêve est une victoire par abandon, et que l'autre est convaincu. En réalité, au lieu de l'avoir persuadé, ils ont seulement pratiqué une thérapie de choc — pour autant qu'il s'agisse d'une "thérapie". Ils ont étouffé la première petite flamme d'une vie spirituelle personnelle qui commençait à brûler : ils ont éteint une première et timide question avec l'extincteur de leur érudition. Une telle façon d'agir a de quoi vous étouffer et vous étrangler. Ce jeune étudiant en médecine en a conçu une sérieuse amertume.

Celui qui se trouve au cœur d'un problème a un instinct incroyablement sensible et réagit très vite. Cet instinct proclame à bon droit : "Là où il y va de mon destin et de ma vie, voilà que les autres viennent vers moi avec leur routine. Je n'y ai perçu aucune vie, ni aucune vérité nourrie par l'expérience. Je n'y ai perçu que des idées mortes, des idées sans vie. Je préfère retourner chez les jeunes païens aux certitudes moins rigides. Le peu qu'ils ont à me dire est probablement faux, mais il est au moins authentique. J'ai cherché un chrétien chez qui j'aurais pu sentir un feu brûler. Mais je n'ai trouvé que des cendres éteintes. Peut-être y avait-il une

braise en dessous ; mais je ne suis pas assez expert pour pouvoir découvrir un feu tellement caché.”

Je sais que ces propos un peu durs et excessifs font mal. Mais je devais vous montrer concrètement à quel point je prends au sérieux le conseil, que je vous donne par-dessus tout, de commencer par vous tenir à l'écart avec vos concepts théologiques. Les groupes d'étudiants chrétiens des hautes écoles et universités où il n'y a pas de faculté de théologie sont souvent plus vivants et moins crispés que les autres. Ce fait a de quoi nous faire réfléchir. Ce n'est d'ailleurs pas la valeur des facultés de théologie qui est en question, mais c'est cette puberté théologique qui est préoccupante.

Chapitre 6

Pathologie de l'orgueil théologique

Nous avons parlé, au fond, de la chose la plus naturelle au monde et dont il n'y a pas lieu de s'inquiéter ; mais d'un autre côté, dans l'histoire de ce jeune théologien qui rentre chez lui après son premier semestre, il se pourrait très bien que se manifestent aussi les symptômes d'une véritable maladie. Il est possible (et les chrétiens ont un sens très aigu de cela) que la théologie rende un étudiant vaniteux et allume en lui quelque chose qui ressemble à l'hybris des gnostiques. Cela vient avant tout de ce que chez les êtres humains, vérité et amour vont rarement de pair.

On peut aussi dire exactement pourquoi. La vérité nous conduit très facilement vers une sorte de joie de posséder : J'ai entendu, appris, compris telle ou telle chose. Le savoir, c'est la puissance. Donc je suis davantage que l'autre qui ne sait pas ces choses. J'ai des possibilités plus grandes, mais je connais aussi des tentations plus grandes. Quiconque à affaire à la vérité — comme c'est le cas des théologiens que nous sommes — endosse par trop facilement la psychologie de celui qui possède. Mais l'amour est le contraire du désir de posséder ; c'est donner et se donner, ce n'est pas s'élever au-dessus de l'autre mais s'abaisser. Or il est presque démoniaque que même en théologie, la joie de posséder puisse tuer l'amour ; démoniaque, parce que la vérité théologique traite justement de l'amour de Dieu, de sa venue, de la façon dont il cherche les âmes et se soucie d'elles. Ainsi le théologien — et le jeune théologien bien plus plus encore — tombe dans un horrible conflit intérieur. Il étudie la christologie, autrement dit il s'intéresse au Sauveur des pécheurs et au frère des perdus. En faisant cela, il étudie par exemple la confession de Chalcédoine et l'histoire des formes des synoptiques. Puis, possédant cette vérité, il méprise (bien sûr la façon la plus sublimée) ceux qui, en tant que chrétiens, prient le Sauveur des pécheurs et s'accrochent à chacun de ses miracles, même si ce ne sont peut-être que des légendes.

A cause du détachement qu'impose la réflexion, il se sent supérieur à ceux qui, dans une relation personnelle avec le Christ, passent complètement sur le problème du Jésus historique, de la démythologisation ou du caractère objectif de l'histoire du salut.

Ce mépris est une véritable *maladie spirituelle*. Sa nature, c'est le conflit entre vérité et amour. Ce conflit est précisément la maladie du théologien. Comme les maladies d'enfance, elle est souvent très aiguë et des pasteurs, même chevronnés, peuvent encore attraper cette rougeole, sans pour autant qu'elle soit plus inoffensive.

Il y a quelques années, un étudiant de Tübingen en vint un jour à parler de Bultmann avec le propriétaire de sa chambre, un piétiste honnête et bien fondé. Alerté bien sûr par la réputation de Bultmann, le piétiste voyait en lui le diable en personne. Or il se trouvait par hasard que le jeune étudiant était bultmannien (par ailleurs du genre de ceux dont le maître aurait eu autant de raisons d'être mécontent que Barth et Ritschl de leurs Barthiens et Ritschliens respectifs). Et l'étudiant de défendre avec un zèle parfois irrité le maître grossièrement mécompris ; puis c'est le sentiment de triomphe du Pharisien qui l'anime lorsqu'il glisse dans la main de cet homme qui ne savait pas le grec, la *Théologie du Nouveau Testament* de Bultmann, toute soulignée de bleu et de rouge. Son but était sans aucun doute de faire fléchir et d'impressionner cet homme en l'écrasant par une érudition inaccessible et de susciter en lui un sentiment de détresse. La combinaison de ce sentiment d'impuissance intellectuelle chez ce propriétaire piétiste et son agacement devant ces hérésies toutes rehaussées de rouge et de bleu, a sans aucun doute provoqué chez notre étudiant un malin sentiment de joie face au malheur d'autrui, alors qu'elle amenait tout naturellement ce piétiste à monter sur ses grands chevaux.

Bien sûr, personne n'osera prétendre, que le comportement douteux de cet étudiant ait la moindre chose à voir avec l'amour chrétien du prochain, même dans sa forme la plus démythologisée. Le sens de ce qu'il a fait n'était justement pas d'apporter à l'autre une compréhension de l'entreprise des théologiens, ou de le conduire avec précaution à dépasser le stade actuel de ses connaissances, mais de le mettre échec et mat — lui dont la formation ne pouvait pas être à la hauteur du livre qu'on lui donnait — d'étouffer ses arguments peut-être très simples contre la recherche historico-critique en les enveloppant d'une couverture trop lourde et trop imposante.

Dans ce cas, la vérité a été manipulée simultanément pour un triomphe personnel et pour tuer : où est donc l'amour ? Quelques années plus tard, cela donne cette sorte de pasteurs qui n'agissent pas pour instruire leur communauté, mais pour la détruire. Et lorsque les anciens, la communauté et les jeunes commencent à murmurer, qu'ils protestent auprès des autorités de l'Eglise et finissent par s'en distancer, ce jeune pasteur se montre encore as-

sez pharisien pour ne pas y prêter attention, mais pour promener son regard triomphant sur les bancs vides et se dire en lui-même : "Mon âme, sois en paix ; par ta vérité tu as provoqué une colère légitime et tu peux te sentir justifiée", ou encore "Je te remercie, Dieu, de ne pas être un beau parleur comme ce collègue là-bas, après qui court la moitié de la ville. Mes bancs vides témoignent en ma faveur."

Que les frères en situation pastorale concrète qui s'épuisent à semer sur un sol pierreux, dans une fidélité sans reproche, me pardonnent cette remarque. Ce n'est pas à eux que je pense ; ils sont faits d'un tout autre bois. Tout comme de petits enfants peuvent louer Dieu, ainsi des bancs vides peuvent aussi témoigner de la fidélité du messager, mais d'une manière bien différente de celle des collègues à la dialectique irritante.

Chapitre 7

Où la sagesse du monde est l'alliée de la foi

Il faut encore prendre au sérieux les réticences de la communauté chrétienne à l'égard de la théologie d'un autre point de vue. A côté des arguments empiriques que je viens de vous présenter, il y a aussi un certain scepticisme de *principe* dont voici quelques arguments :

Pourquoi serait-il nécessaire d'avoir en plus de la foi une connaissance particulière pour la soutenir ? N'est-ce pas de l'orgueil de supposer que seule l'aide d'une approche critique de l'Écriture Sainte nous permet d'établir des fondations substantielles pour assurer notre foi ? Cela ne veut-il pas dire qu'on met la Parole de Dieu à l'école de la sagesse du monde ? Le reproche est certes formulé de façon assez naïve. Mais que cela ne nous empêche pas d'y voir une interpellation concrète lancée à la théologie, propre à maintenir en éveil notre sens de l'auto-critique.

Si l'on demande pourquoi il est nécessaire d'avoir un support scientifique en plus de la foi, cette question nous fait, en réalité, passer à côté du but de notre travail théologique. Car en général, nous ne désirons pas étayer la foi au moyen de la théologie. Mais nous nous demandons ce qu'il y a derrière ce reproche adressé par les "gens pieux".

Ils s'en tiennent ni plus ni moins au "sola fide" et au "sola Scriptura". Ils soupçonnent la théologie de vouloir minimiser le risque de la foi en lui associant le savoir, d'affaiblir le "sola Scriptura" en utilisant des critères humains comme l'intelligibilité ou la rationalité et de faire passer la sagesse du monde pour le critère dominant de l'étude de la Parole de Dieu. Dans ce domaine, les réminiscences de certaines formes de la théologie de l'*Aufklärung* jouent sans doute un rôle : elles sont dépassées pour

la plupart, mais leur tendance au compromis spirituel continue d'avoir de l'effet sur les profanes jusqu'à la troisième et la quatrième génération et au-delà.

D'un autre côté, l'initié sait que ces questions critiques ne trouvent jamais de réponse absolue. Il nous faut d'ailleurs les appliquer sans relâche à certaines formes de théologie contemporaine. Certains principes herméneutiques, par exemple, qui sont aujourd'hui à la mode dans le domaine du Nouveau Testament semblent porter cette marque de la sagesse du monde de façon par trop évidente.

De plus, selon l'une de ces objections si naïvement formulées, on cherche par le moyen de la critique biblique à atteindre un fondement ultime et, par conséquent, à découvrir dans la Parole de Dieu une couche qui est l'élément-noyau de l'Évangile (le kérygme) véritablement crédible et historique. Ne faut-il pas entendre dans ces objections ce que Martin Kähler a fait valoir avec une argumentation mieux fondée et plus académique contre ce que l'on appelle "la soustraction critique" ? (*Das kritische Substraktionsexempel*). Kähler, dans son célèbre livre sur le soi-disant Jésus historique et le Christ historique de la Bible (*Der sogenannte historische Jesus und der geschichtliche biblische Christus*), a rendu attentif aux deux points suivants.

Premièrement, la foi n'a de sens que comme foi absolue, parce qu'elle a affaire à notre destin éternel ; mais elle ne peut dépendre alors ni des résultats de la recherche historique, ni des modes scientifiques, ni être conditionnée par eux. Deuxièmement, Kähler nous a montré que l'essence de la personne de Jésus-Christ ne peut être séparée de son *action*, c'est-à-dire de la prédication inspirée par l'Esprit qui fonde l'Église. Ainsi, on méprise le texte des Évangiles dans leur intention profonde quand on les considère comme des documents d'intérêt biographique ou historique au lieu de les comprendre comme des témoignages de la foi.

De même que toute méthode de recherche est déterminée par son *objet*, on devrait prendre au sérieux le fait que "l'objet" de la théologie, Jésus-Christ, ne peut être examiné convenablement que si l'on est prêt à le rencontrer là où il est actif, c'est-à-dire à l'intérieur de l'Église. Seul le Fils sait qui est son Père, seul le serviteur sait qui est son maître. Kähler a donc exprimé de façon valable (mises à part certaines critiques qu'on pourrait lui faire sur des points particuliers dont il faudrait encore parler) l'idée qu'on ne peut fonder la foi sur une histoire reconstituée sans la foi : ainsi donc, une quelconque coopération scientifique ne peut jamais venir appuyer la foi ou la remplacer, mais tout effort théologique est inclus dans l'acte de foi lui-même.

L'instinct des enfants de Dieu

Ce qui précède signifie que la théologie ne peut jamais "prouver" la prédication, mais qu'elle a la même orientation ; elle est aussi un témoignage, mais avec d'autres méthodes et d'autres moyens. Son caractère scientifique, la relation correcte à son objet et son objectivité au plein sens du terme ne se manifestent que lorsqu'elle se comprend comme la forme réfléchie d'un témoignage. Son caractère scientifique n'est justement pas garanti par l'ambition d'inclure dans le travail théologique quelques chapitres consacrés à des recherches "indépendantes de la foi". Cela est certainement vrai de la dogmatique (toutefois, le montrer et le fonder en détail relève de la dogmatique elle-même).

J'aimerais ajouter que même lorsqu'elle ne comprend pas, ou ne peut pas comprendre les détails de notre travail, la communauté chrétienne a le droit indéniable de nous poser des questions ; car nous nous livrons à nos activités théologiques au sein de la communauté des chrétiens aussi sûrement que nous en sommes membres. C'est pourquoi, même si dans le détail elles passent à côté de certains centres d'intérêt théologiques qui sont l'objet de nos préoccupations, ces questions sont pertinentes au plus haut point et sont un feu qu'il nous faut sans cesse traverser. En fin de compte, au-delà de nos réflexions théologiques, ces questions visent toujours notre existence chrétienne. *Ce sont ainsi des questions concernant notre authenticité dans la foi. La communauté nous sert de pasteur.*

Ces questions doivent donc être prises au sérieux. Il ne faut pas les éliminer parce qu'elles seraient "fausses dans le détail". En ce qui me concerne par exemple, j'ai reçu des montagnes de lettres où l'on me posait des questions sur la démythologisation. Elles étaient pour une partie d'entre elles issues d'une navrante ignorance du problème, et souvent aussi de l'immense orgueil lié à toute forme d'ignorance même parmi les chrétiens. Malgré tout, on pouvait y percevoir ce que j'appellerais l'*instinct spirituel des enfants de Dieu*. Constamment je suis resté conscient qu'il m'est interdit de mépriser cet instinct et d'évacuer les responsabilités qu'il m'impose. J'aimerais vous demander de mettre en œuvre cet instinct devant tout ce que vous apprenez sur le plan théologique, et de maintenir un échange vivant — voire théologique — avec les autres enfants de Dieu. Le silence ésotérique — justifié par ce perfide argument : "Je ne peux pas attendre de la communauté des chrétiens qu'elle en soit à ce niveau" — pourrait bien devenir cette fameuse offense contre les plus petits pour laquelle Jésus a forgé l'image saisissante de la meule de moulin.

L'art difficile de la dogmatique

Toutefois, la théologie n'est pas toujours aussi effrayante qu'elle apparaît aux yeux de la communauté des chrétiens, mais elle est aussi une chose fascinante. Un théologien connu a dit un jour que la dogmatique était un art noble et difficile. Elle réfléchit sur les choses dernières, elle pose la question de savoir où est la vérité concernant notre destin temporel et éternel. Cette question va du matin de la création jusqu'au soir du monde lors du jugement dernier ; elle va de la plus petite chose, à savoir la prière pour le pain quotidien jusqu'à la plus grande, à savoir la prière pour la venue du Royaume.

Mais la dogmatique est aussi un art noble et difficile en raison de son *objet*. Elle présuppose l'étude scientifique et religieuse du texte biblique, elle médite la pensée de l'Eglise depuis deux mille ans, elle dialogue avec la philosophie et l'art, elle est préoccupée par les problèmes du temps et elle cherche à savoir qui est l'homme dont elle s'occupe habituellement et dans quels abîmes il vit. Rien de ce qui concerne l'homme ne lui est étranger, si elle est une vraie dogmatique et non pas une simple reprise des textes de la Réforme ou de l'Eglise primitive. Une dogmatique vivante ne laisse pas naître les problèmes d'elle-même, comme par génération spontanée, mais elle se laisse féconder par les questions de son temps, dont elle tire des impulsions créatrices ; elle demeure en tension.¹

Bien plus, la dogmatique est une discipline *systématique* : cela signifie qu'elle essaie d'inclure dans son étude l'ensemble de la Révélation et d'en ordonner les détails à la place qui leur revient. Elle est donc "antisectaire" aussi sûrement que la caractéristique d'une secte et d'une hérésie consiste à prendre un des éléments de l'ensemble du corps doctrinal et de l'absolutiser. Cette verrue finit par défigurer l'ensemble et le détruire.

A cause de cette intention systématique, la dogmatique possède quelque chose qui ressemble à une structure architectonique. Elle élève un édifice dont la structure doit faire ses preuves en montrant une certaine logique dans la construction et posséder un fort attrait esthétique, même pour celui qui n'éprouve qu'une vague sensation pour les choses culturelles. (Pour ma part, je considérerais comme un rustre celui qui ne serait pas envahi par un quelconque sentiment esthétique devant la structure de la Dogmatique de Schleiermacher, avec ses connections en long et en large, ses proportions et ses symétries).

Me voici au bord de l'enthousiasme, entonnant une sorte de

¹ Voir le chapitre "Que signifie étudier la dogmatique et pourquoi l'étudier ?" dans le livre de l'auteur : *Theologie der Anfechtung, Tübingen, 1949.*

louange de la dogmatique et de son charme magique. Mais à nouveau, une question capitale se pose à notre vie spirituelle. Car c'est justement ce charme qui nous repose, sous un nouvel angle, le problème que j'ai défini auparavant par les termes "d'expérience première" et "d'expérience conceptuelle".

Subjugués par une pensée théologique (le serf arbitre de Luther ou la doctrine du paradoxe et de la communication indirecte de Kierkegaard), nous oublions trop facilement que nous sommes charmés par une simple *forme de réflexion sur la foi*. Notre disponibilité à laisser cette forme de réflexion nous saisir et nous entraîner, en la comprenant, en nous y engageant et en étant intellectuellement comblés, ne signifie pas encore que l'on soit aussi saisi et entraîné par la foi qui lui est sous-jacente.

On peut aussi être charmé sur le plan esthétique par la pensée chrétienne primitive : la grande ombre que le soleil couchant — le jugement qui vient — projette sur le monde. Dans ce domaine, on peut devenir un romantique eschatologique ou un apocalypticien névrotique, et n'avoir tout de même rien compris à ce que signifie vivre en chrétien dans le champ de bataille du Seigneur ressuscité entre sa première et sa deuxième venue, dans l'attente et la prière.

Les étudiants en dogmatique de première année, talentueux, enthousiastes et visionnaires, sont justement ceux qui le plus couramment sont victimes de ce charme magique de la pensée qui se passe d'un rapport réel et spécifique avec la substance de la foi. Pour cette raison, les discussions d'étudiants en théologie peuvent devenir étranges pour un homme qui prend de l'âge. Elles lui donnent l'impression d'un combat mené par des ombres derrière lesquelles il n'y a pas de vie réelle.

Chapitre 10

Le risque de l'esthétique

Je me suis demandé si je devais absolument dire cela ou le garder pour moi. Car je n'aime pas enlever au combat spirituel sa fraîcheur et je n'aime guère aller ni contre l'esthétique, ni contre l'enthousiasme intellectuel, ni contre la bénédiction de l'amour intellectuel de Dieu. J'espère que vous ne me soupçonnerez pas de remplacer cela par l'imagination fatiguée d'un vieil homme. Je désire simplement faire voir l'hypertrophie intellectuelle du théologien esthète — qui nierait qu'il s'en trouve dans toutes les salles de cours de nos facultés ? — comme une maladie bien réelle, quoiqu'elle puisse être parfois une fièvre salutaire.

Je soutiens que chaque idée théologique qui vous impressionne doit être considérée comme un défi lancé à votre foi. N'acceptez pas d'emblée de croire à ce qui vous impressionne ou vous éclaire

sur le plan intellectuel et théologique. Sinon vous ne croirez soudain plus en Jésus-Christ, mais en Luther ou en l'un ou l'autre de vos professeurs de théologie.

Une des expériences les plus difficiles à assumer en tant que professeur de théologie, c'est que notre vie de foi personnelle reste menacée, pour les raisons ci-dessus, même par la saine théologie, pas seulement par ces théologies pétillantes d'hérésies. La théologie stocke la foi dans les boîtes de conserves de la réflexion, ou la met en bouteille dans un cahier de notes, de telle sorte qu'on peut la reproduire dans son cerveau à tout moment.

Cependant, un tout nouveau style de pensée se glisse en nous furtivement. Nous ne disons plus, comme un homme de prière : "Seigneur Jésus-Christ, tu as promis..." mais "Le kérygme nous permet de dire ceci ou cela... Aussi longtemps que cela reste une technique propre à notre activité théologique, pas d'objection. Cette technique requiert des codes appropriés et des termes académiques déterminés à l'avance. Nous ne pouvons pas toujours utiliser le langage liturgique dans notre travail. Mais pour combien de personnes cette différence n'est-elle pas devenue bien autre chose : un symptôme de l'état de leur foi ou plutôt de la perte de la substance de leur foi ?

Chapitre 11

Pour une dogmatique priée

Celui qui étudie la théologie, et plus spécialement la dogmatique, doit examiner soigneusement s'il ne pense pas de plus en plus à la troisième plutôt qu'à la deuxième personne. Il faut être attentif au passage d'un niveau de pensée à l'autre, d'une relation personnelle avec Dieu à une référence essentiellement technique. D'ordinaire, ce passage est exactement synchronisé avec le moment où je ne peux plus lire les paroles de l'Écriture Sainte comme une Parole qui m'est adressée, mais seulement comme l'objet de recherches exégétiques. C'est là un premier signe de la maladie la plus terrible et la plus répandue parmi les pasteurs. Car souvent le pasteur ne peut plus guère lire un texte comme une lettre qui lui est adressée. Il le lit en ayant sans cesse cette question en tête : quelle valeur pourrait-il avoir sur le plan homilétique ?

J'ai moi-même été pasteur, et je me dis donc aussi ceci à moi-même. Nous devons nous souvenir qu'Anselme commence par une prière le *Prologue* où il établit les preuves de l'existence de Dieu et que sa dogmatique est par conséquent une dogmatique priée. Ce fait extraordinaire serait compris de façon complètement fautive s'il était traité comme un simple préambule édifiant et comme le signe d'un certain type de piété. Anselme ne cherche

rien moins que l'expression d'une vérité théologique pertinente et très exigeante : une pensée théologique ne peut respirer que dans l'atmosphère d'un dialogue avec Dieu.²

La méthode théologique est essentiellement caractérisée par ceci : elle prend en compte le fait que Dieu a parlé et qu'aujourd'hui, il nous faut comprendre ce que Dieu a dit, et y répondre. Mais je ne peux comprendre cela que si je reconnais que ce qui a été dit s'adresse à moi et que j'y souscris, en formulant une réponse.

C'est seulement à partir de ce dialogue que l'on peut comprendre la méthode théologique (Ga 4.9). La première fois que quelqu'un a parlé de Dieu à la troisième personne, ne parlant plus avec Dieu, mais de Dieu, ce fut à cet instant capital où tomba la question : "Dieu a-t-il vraiment dit ?" (Cf. Gn 3.1). Ce fait doit nous faire réfléchir.

À l'opposé, au moment où règnent de profondes ténèbres et qu'il est abandonné par Dieu, Jésus crucifié ne parle pas aux hommes, il ne se plaint pas de ce que Dieu l'abandonne. Au moment capital, il parle à Dieu (à la deuxième personne), il s'adresse à lui en disant "Mon Dieu" et même, il exprime sa plainte dans les termes d'un texte de la Parole de Dieu, comme si le lien entre lui et le Père était total. Cette constatation devrait elle aussi nous faire réfléchir.

Dans l'histoire récente de la théologie, on peut observer le même phénomène du passage de la seconde à la troisième personne dans ce qu'on appelle l'école de l'histoire des religions. Les présentations historiques de cette école n'interprètent guère ainsi le phénomène, mais le nivellement et la relativisation de l'Évangile sont la conséquence d'un événement spirituel subtil et caché au premier abord : le destinataire du message divin devient un observateur neutre, et par conséquent, dans les faits, il y a passage de la deuxième à la troisième personne.

De plus, méthodologiquement, lorsqu'on écrit une histoire de la théologie, on devrait non seulement décrire le développement des formes de réflexion théologique (par exemple la rencontre avec l'idéalisme, la philosophie existentialiste, etc.) comme une histoire spirituelle légitime, mais comprendre la réflexion théologique comme le résultat de décisions spirituelles. Par conséquent, je voudrais oser la définition suivante : l'histoire de la théologie est l'histoire des chrétiens et de leurs décisions prises dans la foi, présentée sous forme de réflexions qui sont la conséquence de ces décisions.

² Mon cours de dogmatique contient un chapitre spécial sur le *Prologue* d'Anselme.

Théologie sacrée et théologie diabolique

Si vraiment le bon ou le mauvais état de la pensée théologique dépend de façon décisive de l'atmosphère créée par l'emploi de la "deuxième personne", donc du fait que la dogmatique est par nature une dogmatique priée,³ cela signifie donc une nouvelle interpellation pour notre vie chrétienne. Celui qui cesse d'être un homme spirituel favorise automatiquement une fausse théologie, même si elle est saine, orthodoxe, fondamentalement luthérienne ou réformée au niveau de la pensée. Dans ce cas, elle porte en elle les germes de la mort.

La théologie peut être une cotte de mailles qui nous blesse et nous tient froid. Mais elle peut aussi — c'est là son but — être la conscience et la boussole de la communauté du Christ et, avec elle, faire de ses idées un hymne de louange. Qu'elle soit l'une ou l'autre dépend de la mesure avec laquelle les chrétiens soustiennent cette activité théologique. En tant que chrétien, en tant qu'homme de prière et d'écoute, il faut combattre le fait d'être écrasé par la théologie. Soyons des soldats du Christ, pas des cadavres sur le champ de bataille !

C'est pour cela qu'on ne parlera pas trop à la légère de théologie sacrée. La théologie est une chose très humaine, une forme d'artisanat et parfois d'art. Mais, en dernier ressort, elle est extrêmement ambiguë. Elle peut être théologie sacrée ou théologie diabolique. Cela dépend des mains et du cœur de ceux qui la font et pas nécessairement du fait qu'elle soit orthodoxe ou hérétique. Je ne pense pas que Dieu soit pointilleux dans le domaine de la pensée théologique. Celui qui accorde le pardon à une vie manquée sera aussi le juge généreux des réflexions théologiques. Le théologien, même orthodoxe, peut être mort spirituellement, alors que le théologien hérétique s'approche peut-être des sources de la vie par des chemins détournés et défendus. L'importance décisive de maintenir en arrière-plan de notre travail une vie spirituelle vivante, en relation très étroite avec l'Écriture Sainte au sein de la communauté, et de donner leur substance aux ombres informes de la pensée à partir de cette source, voilà qui m'apparaît très clairement quand je vois l'effet que produit d'habitude sur de jeunes théologiens l'étude historico-critique de la Bible. D'où vient qu'elle occasionne chez de jeunes croyants des blessures sérieuses, voire mortelles, alors que nous, professeurs de théologie, nous sommes incapables d'épargner à quiconque ces

³ Dans le langage de Wilhelm Stählin.

attaques ? Si l'on expliquait la question de la critique biblique à un homme tout simple mais spirituellement solide, si on lui montrait comment l'unité du témoignage biblique n'est pas détruite par elle, mais au contraire qu'elle ne fait qu'enrichir la symphonie des témoignages et la plénitude du message, je crois qu'il n'en serait pas troublé. Peut-être se sentirait-il même enrichi.

Chapitre 13

Quand le travail théologique plane dans les sphères élevées

Il me semble qu'il y a une explication toute simple au fait que l'impact de ces connaissances soit souvent si profondément différent à l'âge où l'on est étudiant et qu'il cause de profonds traumatismes : avant d'avoir eu un aperçu des fondements de l'histoire biblique du salut, par exemple de l'histoire de la création et du récit de la chute, avant d'avoir pu goûter les sommets de la pensée divine dans leur majesté, le néophyte doit se familiariser avec les analyses minéralogiques des roches qui les composent. Or il est impossible de comprendre vraiment ce que sont les Alpes si on n'y a jamais mis les pieds. Il ne suffit pas d'en étudier les formations géologiques sur des cartes et des représentations graphiques, ni d'apprendre des catalogues de formules minéralogiques.

Il ne semble pas y avoir — pour des raisons qui ne sont pas que pratiques — de voie qui permette de mettre en place une succession inverse, et pourtant saine, de ces expériences. J'avoue que pour moi, cela fait partie des énigmes insolubles posées par les études théologiques. Mais il est d'autant plus important de toujours mettre l'accent, au risque de se montrer monotone, sur le problème de la maladie spirituelle des étudiants en théologie qui ne lisent pas très souvent leur Bible et ne profitent pas des occasions où l'on rend visible ce fondement, dans la prédication ou l'étude biblique.

Je vous en prie, comprenez cela comme une exhortation préliminaire. Si je savais ne pas avoir dit cela dans mon enseignement, je devrais me reprocher d'avoir failli à mon devoir, et je n'arriverais plus à me défaire du sentiment paralysant de vous égarer spirituellement, en dépit de mes positions dogmatiques peut-être inattaquables — même cela, je ne pourrais le dire aussi simplement. On ne peut bien écouter un cours de dogmatique, c'est-à-dire de façon pertinente, que si l'on corrige toutes les analyses de la pensée par la simplicité de l'écoute et de la façon de voir.

Nous travaillons ici, si l'on veut, dans un laboratoire de minéralogie. Mais en ce qui concerne la synthèse des observations, tout est faussé si l'on ne va pas soi-même dans les monta-

gnes respirer l'air de là-haut. Tous nous connaissons de ces personnalités théologiques de laboratoire, froides comme la glace et qui respirent un air de mort. Nous sommes tous menacés de nous dessécher dans les laboratoires au lieu d'aller sur les sommets pour trouver la vie. En un mot, il appartient à l'essence de la théologie ou, comme on le dit volontiers aujourd'hui, il est théologiquement "légitime" que la salle de cours de dogmatique soit occupée par une communauté chrétienne d'étudiants.

Je sais qu'il est inhabituel d'aborder la théologie de cette façon. Mais il me fallait placer ce petit exercice spirituel en premier, parce que la confiance de toute une série de gens qui m'ont écouté m'a toujours à nouveau familiarisé avec les besoins qui peuvent se trouver derrière les études de théologie et que je voulais aussi pouvoir me justifier devant la communauté du Christ quant à mon travail. L'année et demie passée à exercer des activités administratives séculières où je n'ai pas pu donner de cours m'a justement permis de prendre un recul qui m'a fait voir clairement cette situation dans toute son urgence.

Le lien entre le théologien et l'homme spirituel lui-même m'est apparu de façon toute nouvelle. Vous le remarquerez aussi, j'espère, au moment où vous évoluerez un peu plus dans les sphères abstraites et où les exhortations à l'"hygiène spirituelle" que je viens de faire ne se renouvelleront plus de si tôt sous cette forme. Pour cette raison, je vous prie de vous souvenir de ces remarques préliminaires comme d'un mot d'ordre qui doit dominer votre travail théologique dans son ensemble.